

**A (mes. 1-335)**

1.

**I**  
Sur un peuplier surplombant le lac  
s'était assis un soir un ondin :  
« Brille, lune, lune, brille,  
pour que couse mon aiguille.

Je couds, je couds mes chaussures  
pour l'eau et pour la terre :  
brille, lune, lune, brille,  
pour que couse mon aiguille.

Aujourd'hui c'est jeudi, demain vendredi  
je couds, je couds ma casaque :  
brille, lune, lune, brille,  
pour que couse mon aiguille.

Costume vert, chaussures rouges,  
c'est demain que je me marie :  
brille, lune, lune, brille,  
pour que couse mon aiguille ».

2.

**II**  
La jeune fille se leva bon matin  
et fit un ballot de son linge :  
« Au lac Maman je vais aller,  
mes fichus je laverai. »

3.

« N'y va pas, n'y va pas, ma fille,  
reste à la maison aujourd'hui !  
j'ai rêvé malheur cette nuit :  
vers le lac ne va pas ma fille.

Je choisissais pour toi des perles,  
et tout de blanc je t'habillais,  
une jupe à l'écume pareille :  
vers le lac ne va pas ma fille. »

Robe blanche annonce tristesse,  
et les perles recèlent les larmes,  
vendredi est jour de malheur :  
vers le lac ne va pas ma fille. »

4.

La fille ne peut rester en place,  
qui se sent poussée vers le lac,  
vers le lac sans cesse attirée,  
rien à la maison ne va comme elle veut.

5.

Elle y trempa le premier fichu -  
la passerelle alors s'effondra,  
l'eau profonde tourbillonna  
entraînant la jeune fille.

Les ondes du fond remontèrent,  
en formant de larges cercles,  
et l'homme vert battit des mains  
sur le peuplier auprès des rochers.

**B (mes. 336-403)**

6.

**III**  
Mornes, mornes et tristes  
sont les paysages aquatiques  
où sous les nénuphars des  
poissons  
batifolent entre les herbes.

Ici, le soleil ne chauffe pas,  
nulle brise ne souffle là :  
silence et froid - comme le  
chagrin  
dans un coeur sans espoir.

Mornes, mornes et tristes  
sont les paysages aquatiques ;  
dans une presque obscurité  
chaque jour suit un autre jour.

Le palais de l'ondin est immense,  
il y a là grande richesse :  
mais c'est toujours sans le vouloir  
que les visiteurs s'y arrêtent.

Mariée, oui, je me suis mariée,  
mais quelle bizarre noce :  
pour garçons d'honneur -  
écrevisses noires,  
les demoiselles d'honneur - des  
poissons

Qui par malheur franchit  
son portail de cristal  
risque peu d'être revu  
par tous ceux qui l'ont connu.

L'Ondin, assis devant sa porte,  
rafistole ses filets,  
près de lui sa jeune épouse  
berce un petit enfant.

7.

**C (mes. 404-548)**

Fais dodo, dodo, mon petit,  
mon fils non désiré !  
Tandis que tu me souris, toi,  
moi, le chagrin me tue ;

tandis que tu tends avec joie  
tes deux mains vers moi,  
je préférerais reposer  
dans une tombe sur la terre.

Sur la terre, derrière l'église,  
près de la croix noire,  
et que ma mère aimée  
soit plus proche de moi.

Fais dodo, dodo, mon enfant,  
toi mon petit ondin !  
Comment ne pas songer à ma mère,  
malheureuse que je suis ?

La pauvre, elle, avait du souci :  
à qui marier, à qui ?  
Mais de façon inattendue  
elle m'a vue quitter la maison !

Et mon mari - pitié, mon Dieu ! -  
même au sec il est tout mouillé,  
et dans l'eau sous les ponts  
il attrape des âmes humaines.

Fais dodo, dodo, mon petit,  
mon fils aux cheveux verts !  
Ta maman ne s'est pas mariée  
dans un foyer fait pour l'amour.

Ensorcelée, emprisonnée  
dans un filet de perfidie,  
elle n'a ici d'autre joie  
mon petit enfant, que toi.

8. « Que chantes-tu donc là, ma femme,  
je ne supporte pas ce chant !  
C'est une chanson maudite  
qui soulève ma colère ;

9. ne chante donc plus rien, ma femme,  
je sens ma bile qui s'échauffe :  
sinon comme beaucoup d'autres  
je te changerai en poisson. »

10. « Ne te fâche pas, ne te fâche pas, Ondin,  
mon mari !  
Faut-il s'en prendre à la rose  
déjà piétinée, rejetée ?  
L'arbre vert de ma jeunesse,  
tu me l'as brisé en deux :  
depuis lors tu as refusé  
d'écouter mon plus cher souhait.

Cent fois je t'ai supplié,  
doucement persuadé

de me laisser un court moment  
aller retrouver ma mère.

Cent fois je t'ai supplié,  
les yeux tout baignés de larmes,  
de pouvoir une ultime fois  
lui dire un dernier adieu !

Cent fois je t'ai supplié,  
et je me suis mise à genoux,  
mais rien n'a jamais adouci  
l'écorce rude de ton coeur !

Ne te fâche pas, ne te fâche pas  
Ondin, mon maître,  
sinon mets-toi en colère  
et qu'advienne ce que tu dis.

Si tu veux que je sois muette  
en devenant poisson,  
change-moi plutôt en pierre  
et que je perde la mémoire.

Change-moi plutôt en pierre  
insensible et sans pensée,  
que jamais plus je ne regrette  
la lueur du soleil !

11. « Je voudrais, femme, je  
voudrais bien te croire sur parole :  
mais qui pourrait en pleine mer  
rattraper un poisson ?

Je voudrais ne pas t'empêcher  
d'aller visiter ta mère :  
mais l'esprit vain des femmes  
ne m'inspire que crainte !

### **D (mes. 549-808)**

12. Eh bien, soit ! Je te permets,  
je te permets de remonter,  
mais j'exige que, fidèle,  
tu respectes ma volonté.

N'embrasse pas ta mère  
ni quelqu'un d'autre,  
sinon ton amour terrien  
trahira l'amour non terrestre.

Tu n'embrasseras personne  
du matin jusqu'au soir,  
tu seras avant l'angélus  
de retour dans le lac.  
De l'angélus à l'angélus,

je t'accorde ce délai :  
mais pour plus de sûreté  
tu me laisseras l'enfant. »

13.

IV

Dites-moi, que serait  
un printemps sans soleil ?  
Que serait une rencontre  
sans de tendres baisers ?  
Quand la fille après si longtemps  
embrasse à nouveau sa mère,  
ah ! qui pourrait en vouloir  
à l'enfant affectueux ?

Toute la journée la femme du lac  
pleure et se console avec sa mère :  
« Adieu, mère chérie,  
ah, je redoute le soir ! »

« Ne crains rien, ma fille adorée,  
ne crains rien de cet assassin.  
Je te soustrairai au pouvoir  
du monstre des eaux ! »

14.

Le soir tomba. L'homme vert  
dans la cour va et vient.  
La porte est fermée au verrou,  
mère et fille dans la maison.  
« Ne crains rien, ma fille adorée,  
sur terre il ne peut te nuire,  
l'assassin du lac ne peut rien  
tant que tu es hors de l'eau. »

15.

Quand l'angélus eut cessé de tinter, un  
grand coup ébranla la porte :

16.

« Rentre vite à la maison, ma femme,  
je n'ai pas de quoi dîner ! »  
« Eloigne-toi de notre seuil,  
hors d'ici, perfide assassin,  
retourne manger dans le lac,  
ce que tu y mangeais jadis ! »

A minuit, de nouveau un grand coup sur la  
porte pourrie :

« Rentre vite à la maison, ma femme,  
reviens pour faire mon lit ! »  
« Eloigne-toi de notre seuil,  
hors d'ici, perfide assassin, que fasse

aujourd'hui ton lit  
qui te le faisait jadis ! »

Pour la troisième fois un grand  
coup, quand la lueur du jour  
parut :  
« Rentre vite à la maison, ma  
femme,  
donner à boire à l'enfant qui  
pleure ! »  
« Ah, mère, quelle douleur, quelle  
douleur, pour mon enfant mon  
cœur se brise ?  
Oh, maman, ma mère chérie,  
laisse-moi, laisse-moi repartir ! »

« Ne sors pas d'ici, ma fille !  
L'assassin trame une perfidie.  
Tu te soucies de ton enfant,  
moi je crains beaucoup plus pour  
toi.  
Va-t'en, assassin, dans ton lac !  
Ma fille jamais ne sortira,  
et si ton enfant pleure,  
apporte-le sur notre seuil ! »

17.

Sur le lac gronde la tempête,  
et dans la tempête un enfant  
gémît.  
Ce gémissement déchirait le  
cœur,  
et soudain il cesse.  
« Ah, ma mère, malheur,  
malheur !  
Mon sang se glace de ces pleurs.  
Ma mère, maman chérie,  
de l'ondin j'ai grand peur ! »